

était résolue de porter la réforme parmi ses filles et de leur demander une vie plus étroite encore.

A l'assemblée du chapitre, un jour, elle avait fait part de ses désirs, avec une assurance qui avait paru divine. Comme elle avait pris, malgré sa jeunesse, une grande autorité sur ses filles ; comme elle se les était fort attachées par son enjouement et sa douceur, il n'en fut pas une qui voulût la contrarier. Il fut établi, pour commencer, que la clôture serait désormais fort exacte. Plus de promenades au dehors, plus de ces divertissements qui rappelaient les libertés du monde. L'enclos du monastère suffirait pour la promenade des religieuses, et leurs entretiens mutuels pour le délassement de leur esprit. Ainsi seraient-elles de vraies filles de Dieu.

La sœur Duguet avait accepté d'un bon cœur ces nouvelles rigueurs. Sans doute, elle se plaisait parfois, le soir, après les vêpres, à monter sur le plateau pour voir blondir les épis, tomber les gerbes, briller la plaie fraîche des guérets. Elle était née de parents laboureurs, et si l'amour de Dieu l'avait prise un jour, elle n'avait point perdu l'amour de la terre. Mais la vieillesse venait ; ses jambes alourdies ne la portaient plus bien loin maintenant. C'était le temps d'étrécir son horizon, pour mieux voir Celui qui doit rester la seule contemplation de notre âme. Elle aimait le vallon ; elle aimait son petit jardin qui escadait le coteau, au-dessus des vapeurs trop humides : elle s'y tiendrait désormais.

La sœur Duguet fut la première à dire qu'elle se soumettait entièrement à la nouvelle règle. Elle entraîna les hésitantes, et la réforme fut accomplie.

*

* *

Au bout de quelques mois, lorsque la jeune abbesse vit ses filles prêtes à faire un nouveau pas dans la voie du renoncement, elle réunit le chapitre. Avec une grande ferveur, elle leur parla du Dieu qui régnait maintenant dans leurs cœurs ; elle leur fit pressentir la joie d'une immolation plus complète ; enfin, elle leur communiqua si bien le feu qui la dévorait que ces saintes filles se mirent à chercher avec elle ce qu'elles pourraient encore retrancher de leur maigre héritage.

Quelques-unes avaient conservé, d'un temps où la règle était moins éloignée de l'esprit du siècle, quelques parures, des bijoux ; toutes choses qui ne leur servaient plus guère, mais auxquelles elles demeuraient attachées par un reste de délicatesse.

La sœur d'Harnéville, prise d'un beau zèle, quitta l'assemblée et revint bientôt portant sa cassette, qu'elle déposa aux pieds de la mère Angélique. D'autres la suivirent, ne voulant

point paraître moins zélées ; ce fut une sainte émulation ; la mère pleurait de joie. Le soir, il y avait dans sa chambre un amas de hardes, de coffrets, de livres, de miroirs et de colifichets de toute sorte. On y voyait jusqu'à d'humbles objets, que la pauvreté ne défendait point de garder, mais qui ajoutaient quelque chose de touchant à la grandeur du sacrifice. La mère souriait : " Nous en ferons des aumônes, mes filles, disait-elle, qui se changeront en belles richesses dans le ciel ! "

Peut-être malgré cet empressement, peut-être restait-il encore dans les cellules quelques objets qui n'avaient point paru dignes de l'holocauste. La mère Angélique se garda bien d'y aller voir. Elle pensa que ce qui n'est point donné de bon cœur n'est point donné du tout, et qu'on lui apporterait peut-être le lendemain ce qu'on avait retenu la veille. Car la pauvreté est une compagne austère, dont le visage ne devient doux qu'après une longue accoutumance...

De toutes les religieuses, la sœur Duguet était la plus pauvre. Son offrande fut humble. Elle mit sur le bûcher un rosaire aux grains de jaspe, et n'en garda qu'un de buis, fort usé. Elle retrouva aussi, au fond d'un tiroir, une petite chaîne de cou en or, qu'elle destinait à sa filleule ; elle y joignit un fichu de belle laine et un mouchoir de soie ; et, ne pouvant rien offrir au-delà, elle offrit du moins la honte de montrer sa pauvreté devant tous.

Bientôt, tout fut vraiment commun dans la sainte maison ; et communes aussi la joie, la paix, la légèreté de l'âme qui n'a plus gardé d'attache pour les biens de ce monde.

*

* *

Un jour que la sœur Duguet était courbée sur son jardin, l'abbesse s'en vint promener jusque-là et la surprit.

— Hé bien ! ma chère fille, voici du temps propice pour mûrir les légumes. Aurons-nous une bonne récolte ?

— Je l'espère, ma mère, dit la sœur, toute confuse. Tenez ! voici mes pois qui commencent à grainer ; voyez comme les cosses sont pleines.

La mère fit quelques pas. Ce jardin était une merveille de soins et d'amour. Les laitues s'alignaient comme les broderies d'un parterre ; les chicorées dessinaient sur la terre grise un damas régulier ; on ne voyait brin de sené ni de chiendent ; et les buis mêmes étaient taillés comme aux jardins du Roi. La sœur passait là presque tout le temps que lui laissaient les offices.

— Par ici, ce sont mes choux : ils ne sont pas encore gros, mais ils pommeront bien cette année...